

## Structure de *Femmes des Antilles* de Marie Abraham et Gisèle Pineau

Françoise Mugnier  
Université de Toronto

**F**emmes des Antilles, publié en 1998, commémore la fin de l'esclavage aux Antilles françaises. Le livre s'organise autour des sujets de l'esclavage, de son impact sur la société antillaise contemporaine et, plus particulièrement, la situation féminine. Ouvrage hybride et original, il relève autant de l'étude historique et sociologique que de l'expérimentation littéraire puisqu'il rassemble des textes fort différents; il représente aussi le travail collectif de deux auteurs, Gisèle Pineau et Marie Abraham, d'un photographe, Thomas Dorn, et de nombreuses narratrices réelles ou fictives. Autant que son sujet, sa forme originale en fait un livre passionnant. On examinera donc comment les chapitres et leurs différents constituants se succèdent, se répètent et s'intersectent pour former une œuvre cohérente et produire une émotion esthétique en même temps qu'un sens social.

La structure de surface de l'ouvrage s'apparente à une sorte de courtepointe en patchwork littéraire; comparaison d'autant plus justifiée qu'il s'agit, tant pour le travail textuel que textile, d'une activité féminine et collective. « Femmes des Antilles » est constitué par un assemblage de textes relativement courts, apparemment hétéroclites. Ils sont rassemblés en douze chapitres, dont chacun s'articule autour d'un thème spécifique qui retrace les étapes essentielles de l'histoire des noirs antillais; chaque chapitre comprend quatre ou cinq parties dont le genre littéraire, le style et les narratrices varient énormément. Les thèmes se juxtaposent les uns aux autres pour décrire et les changements et les continuités dans la condition de la femme antillaise à travers le temps, l'espace et les groupes sociaux de telle sorte que l'ensemble du livre dessine une fresque des Antilles françaises.

Le livre s'ouvre sur le thème de la capture dont les titres de chaque partie déclinent des signifiés possibles. *Razzia*, terme d'origine arabe, décrit les attaques des villages africains, attaques souvent perpétrées par des Maures à la solde des trafiquants d'esclaves. *Rapt* se centre sur la prise d'une Africaine particulière. *Enfants de déportés* établit un rapport entre la traite et l'Holocauste. *Enlèvement* prend un sens plus positif dans un texte où la narratrice contemporaine raconte comment elle a réussi à soustraire ses enfants à la brutalité de leur père. Quant au *Manque*, écrit par une jeune émigrée en métropole, il semble d'abord ne pas avoir de rapport avec le thème; or il s'agit d'un texte destiné à accompagner une musique rap. C'est donc au niveau du signifiant (« j'aime le rap », « ça rape à Sarcelles » (44-45) sont des phrases récurrentes) qu'il s'intègre au reste du chapitre qui développe les circonstances et expériences d'arrachements très différents.

Le troisième chapitre s'organise autour du thème de la captivité au niveau de la dénotation et de la représentation métaphorique ou photographique. *L'enfermement et les humiliations* évoque les conditions horribles dans lesquelles les Africains attendent les navires qui les emmèneront vers les Amériques. Dans *La captivité* (mot antillais), une esclave raconte les sévices subis dans ce lieu de désespoir. La narratrice de *La geôle* se trouve, elle, dans une prison moderne pour un crime de passion; son témoignage se termine par la phrase : « À cause d'un homme, à cause de l'amour » (76) qui rappelle le vers de Verlaine, lui aussi emprisonné : « A cause, à cause d'une femme ». *La tôle* désigne à la fois le crack dont sont dépendants les enfants de la narratrice suivante et la prison où ils finissent. Au milieu du chapitre se trouve la photo d'une misérable case (77) qui illustre le thème de l'incarcération; ce n'est évidemment pas une coïncidence si elle est construite en tôle ondulée et que toutes ses ouvertures sont fermées : la photo donne à voir le jeu de mots sur « tôle ». D'autres chapitres fonctionnent autour de thèmes comme ceux, par exemple, de la violence, de la communauté, du commerce, du droit ou encore de la révolte.

À l'intérieur de chaque chapitre, de chaque pièce du patchwork, certains motifs, qui n'appartiennent pas aux thèmes principaux se répètent. Ainsi au deuxième chapitre le mot « démarche » est surdéterminé; il s'applique aux formalités administratives auxquelles doivent se soumettre les Haïtiens pour régulariser leur situation en territoire français; la « démarche » (47-59) renvoie aussi à la façon de marcher des futures esclaves pendant leur *longue marche* vers les vaisseaux esclavagistes. La narratrice de *La maison du maître* se souvient d'un incident de son enfance où sa mère ramassa « tête baissée une petite cuillère de l'argenterie de Madame qui avait terni » (166); cette négligence lui coûte la position

enviée d'esclave de maison. Un siècle et demi et quelques pages plus tard, une autre fillette évoque, avec nostalgie cette fois, comment elle aimait s'accroupir pour attraper la petite timbale argentée (175) qui roulait sous la berceuse de sa grand-mère. Dans un autre chapitre, la mention des pratiques de vente d'esclaves propres aux « îles anglaises » (125) annonce le récit de Sherry, émigrée de la Dominique en Guadeloupe qui rêve de vendre des fruits et légumes sur les marchés et interjette de nombreux mots anglais dans son texte. Le motif de la couleur, celle de la peau ou de la palette, revient à plusieurs reprises dans le chapitre; celui de la création artistique, en peinture, musique ou littérature, y est aussi traité. Ces quelques exemples montrent comment chaque chapitre est construit sur un ensemble de liens, au niveau des thèmes et des motifs, qui lui assurent une certaine unité et forment un réseau de significations alors que le livre peut d'abord paraître fragmenté. Avec sa juxtaposition organisée de textes disparates, *Femmes des Antilles* fonctionne bien comme un patchwork dont les éléments, tout en variant, se répètent aussi.

Plus généralement, le champ sémantique du textile n'est ni absent ni artificiel dans le livre. Le chapitre *Terre d'ébène* montre comment la trame repose sur « un maillage complexe d'intérêts, des trames spécifiques aux différents concurrents ». (24) Dans l'introduction, Gisèle Pineau évoque les narratrices, sorties de son imagination, qui « racontent hier et nouent les fils qui les lient à ces femmes du présent ». (13) Loin d'être arbitraire, la succession des récits sert à souligner la continuité entre le passé et le présent. Tout comme ces « autres fils invisibles amarrés... à une caravane d'esclaves » (30), ils forment la mémoire qui unit les Africains dispersés du XVII<sup>e</sup> siècle à ceux de la diaspora noire contemporaine. Lorsqu'une enseignante parle créole avec ses élèves, elle explique qu'ensemble, ils « tissent les fils d'une complicité » (198) linguistique et culturelle. Au contraire, enrichie du « fil de ses expériences de vie » (252) une autre narratrice peut, elle, désormais, s'affirmer comme une personne autonome, libérée du poids de la race et de l'histoire.

L'évocation des travaux traditionnels des villageoises africaines introduit concrètement, à plusieurs reprises, le motif du tissage. Mais quand les évolutions des danseurs lors du carnaval forment un « régulier tissage méthodique et rythmé », (234) la narratrice utilise, comme dans les exemples précédemment cités, le mot de façon figurée. On essaiera de montrer que c'est la métaphore du tissage qui permet le mieux de rendre compte de la structure profonde de ce livre : chaque fil de trame correspond à un type de texte spécifique et chaque fil de chaîne à un thème, leur entrelacement formant le livre.

On peut distinguer quatre catégories différentes de texte : les citations d'écrivains antillais ou africains ; les parties en italiques, écrites par Marie Abraham, sont historiques ; celles en caractères romains, écrites ou recueillies par Gisèle Pineau, ont pour narratrice une esclave fictive ; elles sont suivies de deux ou trois textes, toujours en caractères romains, dont les narratrices sont des Antillaises contemporaines et bien réelles ; selon le cas, leur témoignage a été peu ou prou retravaillé par Gisèle Pineau. Ce schéma se retrouve, avec de légères variations, dans chacun des douze chapitres.

La plupart des textes sont d'abord résumés par de courts extraits d'une variété d'auteurs qui vont de Glissant à Senghor en passant par Césaire ou Schwarz-Bart ; Gisèle Pineau commente d'ailleurs largement dans sa conclusion les réflexions du personnage de Télumée Miracle, symbole des souffrances et du courage de toutes les femmes antillaises. Ces citations, premier fil de trame textuel, sont mises en abyme par le texte qui suit ; ainsi quelques lignes de *Texaco* sur les « misères de femmes » (38) précèdent le récit d'Olga, victime des violences de son père, puis de son mari ; des vers de Damas sur les supplices infligés aux esclaves introduisent le récit *Marquée au fer*. Signes évidents d'intertextualité, les citations établissent aussi des correspondances entre l'Afrique et les Antilles, la fiction et la réalité.

En début de chaque chapitre, les textes de Marie Abraham retracent les étapes successives du commerce triangulaire dans l'espace et le temps : de l'intérieur de l'Afrique, à la côte atlantique et à la traversée de l'océan, avec un détour par les ports de La Rochelle et Bordeaux jusqu'aux marchés et plantations des Antilles ; des débuts mal documentés de la traite au XVII<sup>e</sup> siècle à 1848, en passant par les convulsions de la Révolution et la progression du mouvement esclavagiste. Les faits mentionnés sont historiquement exacts et ont déjà fait l'objet d'études précédentes ; même s'il s'agit d'une rapide synthèse du sujet, l'auteur prend soin d'éviter les généralisations réductrices ; ainsi la question, souvent soulevée par les historiens, de l'infertilité et de la dénatalité chez les esclaves est traitée de façon concise, mais nuancée ; les différentes causes possibles en sont discutées et pesées. Marie Abraham insiste également sur la variabilité des conditions de vie des esclaves, sur les différences entre les hommes et les femmes et sur l'extrême complexité des relations de ces dernières avec leurs maîtres ; ses remarques à ce propos font penser aux perpétuelles spirales du pouvoir sexuel qu'examine Foucault. Didactiques, les textes n'en sont pas moins passionnés. Même si la « non-personne », feinte de l'historien pour disparaître de son énoncé, présente ces « récits » historiques, l'auteur s'implique fortement dans ces pages aucunement objectives ou impersonnelles. Elles sont écrites au présent historique, équivalent du passé

simple du « récit » ; mais le recours à ce temps verbal souligne surtout l'actualité et la permanence (dans la mémoire et l'expérience antillaise) de la traite que Marie Abraham n'a manifestement pas l'intention d'aborder de façon sereine. Une image telle que « la mer lacérée d'écume » (48) où la cruauté humaine est projetée sur le monde naturel indique bien l'absence de détachement de l'auteur, dépourvu de tout sang froid rhétorique ; il lui arrive aussi de singer, ironiquement, les Blancs en recourant à leurs clichés culturels sur l'Afrique [« l'opacité de cet étrange continent » (27) « un Orient séculaire et lointain » (239)]. Les procédés stylistiques tendent invariablement à souligner la prise de position de l'auteur qui entend influencer le lecteur. Les nombreux points de suspension laissent libre cours à l'imagination, à l'indignation ou à l'interprétation de ce dernier : ainsi « les souvenirs de nourrissons morts jetés aux requins pendant la traversée hantent sans doute les mémoires... » (63) ou encore « la bonne conscience négocie bien des arrangements et des conciliations avec le pragmatisme colonial... » (219) Les accumulations de syntagmes prépositionnels ou d'adjectifs vont dans le même sens : dire sans retenue, de la façon la plus spectaculaire possible, l'horreur de l'esclavage ; la fréquence de préfixes privatifs correspond à la dépossession de l'être que représenta avant tout la traite pour Marie Abraham : « De l'absence momentanée à la désertion radicale, à une réaction ponctuelle à une injustice insupportable ou dans l'intention d'une sédition généralisée, ces actes d'insoumission... » (88) Le lexique utilisé est connoté (les champs sémantiques, de la cruauté d'un côté, de la souffrance et de l'endurance de l'autre sont largement déployés) et sa charge émotive, comme le montrent les exemples cités, généralement très forte. Si l'aspect sadique et pervers de l'esclavage est toujours présent, c'est surtout sa froide composante économique qui est constamment rappelée. Les motivations mercantiles très ordinaires, avatar de cette « banalisation du mal qui rend possibles toutes les barbaries » (48) sont soulignées. Les textes de Marie Abraham, réflexion historique centrée sur les femmes, laissent donc peu de place à l'impartialité et à la retenue. Dans ses textes en italiques écrits à la troisième personne, des mots pluriels ou des substantifs collectifs désignent les acteurs et les victimes de la traite qui restent à toujours anonymes : « des marchands de passage... les survivants » (23) « les capitaines... les déportés... la cargaison » (106) ou encore « une évolution des mentalités à l'égard des populations noires » (238).

En revanche, les textes qui les suivent à l'intérieur de chaque chapitre sont imprimés en caractères romains et ont toujours une narratrice, fictive ou réelle, à la première personne. Ils s'ordonnent autour de l'expérience subjective et imaginaire d'une esclave, tout en reprenant, au niveau d'une

expérience individuelle, le thème central des douze chapitres. La narratrice est toujours identifiée; son prénom apparaît dans le titre; le prénom sert d'ailleurs de leit-motif au texte *Wassia... Anne. Le rapt*; la mère désespérée y utilise plus de dix fois le prénom Wassia. Ceux des différents membres du village africain sont répétés plutôt que remplacés par des pronoms personnels; la répétition du prénom réaffirme l'identité individuelle que détruit et nie l'esclavage. La forme et le style remarquables de ces récits à la première personne traduisent les expériences et émotions des narratrices. Les textes tendent à combiner la prose linéaire au vers blanc, le lyrisme cosmique au réalisme; un paragraphe comme « Tous les soleils des cieux pourront décider de briller dans le même soir et lancer des volées d'étoiles filantes, ceux-là qui ont connu l'enfermement... croiront plus en aucun soleil » (67) est suivi de la phrase : « Je me suis retrouvé enchaînée. Dans le sang et les vomissures et la puanteur des déjections. » (90-91) La disposition du texte sur la page mérite aussi d'être notée; la longueur très inégale des paragraphes et des phrases au rythme souvent heurté correspond à la vie brisée des narratrices. Dans *Zanina. La traversée* tous les paragraphes commencent par « je » (243-244-245-246); le caractère personnel, voire égocentrique, du texte en est ainsi clairement indiqué. Dans *Emeline. Marquée au fer* le souvenir obsédant de « Madame a fait fourrer du piment dans mon corps. Dans tous les trous de mon corps. » (244) revient sept fois en trois pages. Phrase d'autant plus remarquable qu'elle se trouve en position initiale dans les premiers paragraphes avant de conclure les deux derniers. Ce motif de la torture sexuelle se poursuit avec le viol d'Emeline par son maître et renvoie à l'horreur du travail des esclaves; on retrouve le motif de la pénétration et le verbe « entrer » dans « Monsieur est entré dans mon lit » (244) et « J'ai appris à entrer dans les champs de canne » (245).

Tandis que dans chaque chapitre les narratrices esclaves, imaginées par Gisèle Pineau écrivent d'outre-tombe, les deux ou trois textes suivants, eux aussi en caractères romains, donnent la parole à des femmes contemporaines et bien réelles; pour certaines, une courte notice biographique suit même le texte. Leurs témoignages qui constituent un autre fil de trame textuel présentent une grande diversité; certains sont transcrits en une variété d'oral écrit tandis que d'autres sont beaucoup plus travaillés et polis. Le statut social, les expériences et le style des narratrices varient énormément; plusieurs sont des artistes ou des intellectuelles, alors qu'une travaille dans une plantation de bananes ou qu'une autre survit à peine avec les allocations familiales; certaines se sont installées ou sont nées en France métropolitaine; Gloria, en revanche, est une immigrée haïtienne

clandestine. E... raconte les circonstances qui l'ont conduite en prison, alors que Jane Morton-Neimar évoque son parcours d'avocate et que Célia parle de sa vie de malade mentale. Les narratrices peu éduquées s'expriment en une langue familière et spontanée, avec une syntaxe et des tournures caractéristiques de l'oral : « 'Y en a un des policiers qui avait une dent en or sur le devant... Les hommes, ils faisaient que passer. C'est pas des histoires que j'te raconte ». (72) En revanche, la littérarité d'autres textes est évidente. Ainsi *Les mas'du clavier* repose sur une succession relativement complexe de dramatisations bilingues; l'utilisation du créole fait participer lecteur noncréophone à l'élaboration du texte puisqu'à plusieurs reprises il doit en deviner et reconstituer le sens. *Dépose ton fardeau* est construit autour de l'assonance dans les mots clés « trêve, être, rêve, colère, frère, et père ». (57) *Le manque* de Michèle, jeune « négroropolitaine » consiste en une chanson au rythme et aux jeux de mots caractéristiques de la musique rap : Je suis une Black / Pur sucre de canne / Je manque de rien / J'ai du beurre dans mes épinards / Et je rape (44).

*Femmes des Antilles* n'est pas exclusivement fait de textes. De nombreux documents visuels en constituent un dernier fil de trame. Des cartes et gravures anciennes illustrent les textes de Marie Abraham; certaines sont racistes, d'autres dénoncent, au contraire, les horreurs esclavagistes. Par ailleurs une vingtaine de photos accompagnent les textes écrits ou recueillis par Gisèle Pineau; plusieurs montrent simplement les narratrices comme des femmes épanouies et accomplies tandis que d'autres sont plus complexes. La photo de quatre fillettes (40) chargées de sacs, échine pliée, dans une rue écrasée de soleil s'insère entre un texte sur le rapt d'une jeune Africaine et le témoignage d'une femme battue, croulant sous les responsabilités. La photo des enfants marchant les unes derrière les autres annoncent le chapitre suivant qui s'ouvre sur la gravure d'une file d'esclaves enchaînés. (46) Sur une autre photo (96-97), le geste d'une malade mentale, les bras levés vers le ciel, est à rapprocher de celui d'un prisonnier dans la soute d'un navire (86) ou des esclaves libérés 38 sur des gravures d'époque. (236) Deux photos (70-132) de la Vierge Marie peuvent être interprétées de façon ironique; elles correspondent au délire d'une des narratrices qui se prend pour la Vierge et plus généralement à l'hypocrisie de la civilisation esclavagiste qui a christianisé ses victimes. On pourrait également réaliser une iconographie de l'habitat antillais à partir des documents visuels; cases d'esclaves, logements insalubres, coquets pavillons, appartement moderne, intérieur rural ou petit bourgeois, ateliers d'artiste figurent tous dans le livre.

Si les gravures et photos ainsi que les textes avec leurs variations de caractères typographiques, d'auteurs, de narrations et de narratrices forment les fils de trame du livre, les différents thèmes qui y sont développés en sont les fils de chaîne; et ces fils s'entrelacent pour tisser *Femmes des Antilles*.

Le thème de la malédiction traverse les époques et les populations antillaises. « Les nègres sont des maudits » (39) condamnés au malheur par les hasards de l'histoire et du racisme. La capture, l'esclavage, les champs de canne sont autant de preuves de leur « maudition » (144). Plusieurs narratrices impuissantes devant la délinquance, la pauvreté et la drogue voient dans cette anomie contemporaine la continuation de la même malédiction. Blancs et noirs sont liés par un désespoir fataliste semblable puisque les esclavagistes, hantés par les horreurs de la traite, n'ont pas toujours échappé non plus à cette « déraison de malédiction » (35).

La folie est contiguë à la malédiction. L'esclavage est évoqué comme « un temps de folie » où les hommes « perdaient la raison ». (10) Plusieurs textes disent qu'aujourd'hui encore, la haine et le mépris de soi secrétés par l'histoire se manifestent par la folie. Célia, malade mentale, emploie des mots hérités de l'esclavage pour décrire son délire : « c'est une drôle de traversée, ma maladie » (95); « j'étais possédée par des esprits » (10); or un texte sur l'inferral voyage des captifs africains s'intitule *Traversée* et avant d'être un symptôme psychiatrique, la possession a un sens économique.

L'anéantissement que la traite a infligé à l'homme antillais explique, pour plusieurs narratrices, son machisme. Le comportement masculin, souvent violent et tyrannique, est dû à son humiliation historique et à la destruction de l'organisation sociale africaine. À l'époque actuelle, l'extrême pauvreté de certaines émigrées clandestines de Haïti ou de la Dominique les pousse à « acheter un père français » (135) à leur enfant; l'homme guadeloupéen ou martiniquais n'a donc pas fini d'être l'objet de transactions commerciales parfaitement légales. Il y a, chez les femmes contemporaines, pitié certes, mais de plus en plus mépris et accumulation de rancœurs envers des pères absents ou brutaux, des amants ou des maris irresponsables. L'homme est lui toujours « déboussolé » (171) par sa déstructuration tant au niveau personnel que social. D'autant plus que ce thème d'une condition masculine problématique sert surtout de faire-valoir à celui du courage et de la force féminine.

Les textes célèbrent la détermination des femmes antillaises, hautaines devant l'injustice et le malheur; que ce soit dans la servitude, les bidonvilles ou l'exil en métropole, dans leur vie personnelle ou au travail, ces femmes sont restées « debout » (69-143-226) ou « raides ». (246) La photo d'une

jeune femme enceinte (36) rayonnante d'assurance donne bien l'image de cette dignité féminine triomphante. Un des motifs récurrents est d'ailleurs celui de la mère antillaise, fondation de la société; pratiquement toutes les narratrices, fictives ou réelles, mentionnent ce qu'elles doivent à leur mère ou grand-mère. Pourtant l'une d'elles, tout en commençant par rendre hommage à celles qui ont supporté l'oppression des hommes pour leurs enfants et l'avenir, veut aussi en finir avec ce stéréotype de la femme « éternel poteau mitan ou sa caricature. Celle qui tombe et se relève toujours et qu'on vénère infiniment. Celle qui sacrifie sa vie à la sacrée jouissance du mâle » (171). De fait, plusieurs narratrices privilégiées, à l'aise dans leur réussite professionnelle, échappent à ce modèle et ne mesurent pas leur vie à l'aune antillaise traditionnelle.

Encore plus que les représentations positives de la femme, le thème de sa résistance à toutes les formes d'oppression traverse le livre. « *Les résistances et les révoltes* » est d'ailleurs le titre d'un des textes historiques de Marie Abraham. Elles pouvaient prendre des formes très variées, du suicide à l'avortement, des soulèvements contre les équipages à l'empoisonnement des maîtres, du marronnage aux révoltes menées par Delgrès et Solitude, rare Antillaise dont le nom soit passé à la postérité et unique esclave narratrice qui ne soit pas fictive. La figure de Solitude est d'autant plus exceptionnelle que les auteurs de *Femmes des Antilles* s'intéressent moins aux résistances violentes qu'à reconstituer les comportements de survie quotidienne à l'esclavage. Dans son introduction, Gisèle Pineau utilise l'expression oxymoronique « rebelles dociles » (9) au sujet des femmes esclaves. Sans pouvoir évidemment s'appuyer sur des documents, le livre tente de reconstituer comment elles ont rusé et composé avec le système esclavagiste pour y survivre; elles s'y sont adaptées sans gloire, souvent par la soumission feinte et « des réponses culturelles » (30), jardin, langue, créole, musique, récits qui se perpétuent aujourd'hui.

Ne pas oublier l'Afrique, la traite et les séquelles de l'esclavage constituent l'ultime forme de résistance; le premier mot dans le sous-titre du livre, *Traces et Voix*, indique d'ailleurs bien qu'identifier la présence du passé est un thème important de l'ouvrage. Différents sèmes de « traces » y sont actualisés. Le sens concret et antillais est d'abord développé à propos des captifs africains qui empruntaient des « pistes brûlées » (20) ou « les étroits sentiers de la brousse » (30) Marie Abraham montre comment la traite s'est organisée à partir des « routes intérieures de l'Afrique et... des routes maritimes portugaises » (17). Les traces dans la forêt tropicale que suivaient les marrons mènent au sens figuré du mot puisqu'elles représentaient les « chemins de la liberté » (86); un autre texte évoque, au

contraire, « le chemin de croix » (54) moderne des Haïtiens tandis qu'une avocate parle de sa longue carrière comme du « chemin parcouru » (194). Le sème de vestige est aussi présent puisque le livre essaie de faire l'archéologie de la société antillaise féminine et d'y retrouver les restes du passé. Les marques au fer, tristement concrètes, se sont transformées en fatalité historique : une Martiniquaise, réfugiée en France, croit « les nègres marqués pour l'éternité » (39), c'est-à-dire condamnés au malheur individuel et collectif; elle rejoint une béké qui estime les Noirs « trop marqués par l'histoire » (248) pour que la société antillaise puisse changer profondément. Pourtant *Femmes des Antilles* montre que ces marques ne sont pas forcément des séquelles invalidantes si elles peuvent être dites et transformées en « voix ».

Quand les femmes antillaises s'expriment, elles annulent « les paroles bâillonnées » (30) de leurs ancêtres, « les non dits » (163) de la société esclavagiste, le silence assourdissant des institutions et des documents sur la traite, celui de l'épouse soumise dans le couple ou encore celui des élèves qui maîtrisent mal le français imposé à l'école. Ce livre est un chœur féminin à multiples voix; la métaphore est appropriée puisqu'il se termine sur le témoignage d'une musicienne pour qui la voix est instrument d'échanges.

Or les Antilles ont été construites sur les divisions. Après l'arrachement à l'Afrique, les esclaves connaissent la ségrégation sexuelle sur les navires et dans les travaux agricoles. Sur les plantations le Code noir, en privilégiant les unions provisoires, instaure un cloisonnement des responsabilités familiales; en outre les esclaves des champs vivent dans des cases séparées de celles des esclaves de maison. Ces clivages entraîneront « des aliénations durables » (162) tout comme le fera le peuplement différent de la Martinique et de la Guadeloupe qui mènera « à des histoires singulières au plan culturel et économique » (105). Par ailleurs les séparations, longtemps étanches, entre les races n'ont pas encore disparu puisqu'une béké sent « un mur » (247) entre ses domestiques et elle-même.

Ce thème des divisions sert de contrepoint à celui des liens, parfois imprévisibles, à l'intérieur de la société antillaise. Le mélange des sangs constitue la première brèche ouverte dans la ségrégation de l'ordre esclavagiste. Il arrive qu'il existe une connivence, d'abord sexuelle puis plus profonde, entre les maîtres et leurs esclaves. Dans *La maison du maître* la narratrice finit par ressentir un sincère attachement pour « Monsieur »; (166) elle note d'ailleurs à quel point les esclaves de maison deviennent des doubles de leurs maîtresses. Une des parties historique en italiques montrent que les petits maîtres blancs avaient, eux-mêmes, intégré une

certaine vision magique du monde et qu'aujourd'hui encore noirs et békés partagent les mêmes espaces mentaux. Les chaînes symbolisent certes l'esclavage (association d'ailleurs parodiée par le collier aux maillons d'or qui figure sur la photo de couverture), mais parce qu'elles sont faites d'anneaux entrelacés, elles représentent également l'interdépendance et la continuité. Marie Abraham souligne que malgré la diaspora africaine, il existe de fortes relations culturelles d'identité entre les Amériques noires; plusieurs narratrices montrent l'existence de liens économiques et sociaux entre la métropole, les Antilles françaises et les différentes îles de l'archipel. D'autres affirment qu'elles vivent dans des communautés scientifiques, politiques ou artistiques qui dépassent largement la région. Une militante syndicaliste termine son témoignage en mentionnant « ces femmes célèbres du mouvement ouvrier, de la révolution russe, ces combattantes anonymes... au Vietnam, en Algérie... aux États-Unis » (159). Une avocate évoque sa vie « faite de rencontres et de voyages à travers le monde... de réunions passionnantes » (195); une universitaire biologiste s'intéresse surtout à la « construction enchevêtrée qu'est le monde » (181). Les espaces sociaux et intellectuels antillais se sont élargis de sorte que des valeurs, des histoires différentes se croisent et se rencontrent sans cesse dans les femmes de ce livre qui imbrique des identités et des perspectives multiples; il fournit donc ainsi un bel exemple de créolisation.

*Femmes des Antilles*, à la recherche des souches de la dignité antillaise, entrelace les discours, mêle et dépasse les genres traditionnels. Pourtant le chaos tant célébré de la créolité en est contrôlé, à l'occidentale, par une solide structure qui organise son foisonnement visuel ou textuel. Le tissage du livre, croisement de styles, de thèmes et de vies, mène à un certain métissage littéraire : la diversité des voix narratives, des expériences individuelles, des documents, historiques, réels ou fictifs, photographiques ou écrits, figurent le métissage racial et culturel des Antilles contemporaines.

## Référence

Pineau, Gisèle et Marie Abraham, *Femmes des Antilles. Traces et voix*. Éditions Stock, 1998.